

Nmolo ordonna à tous de se livrer au sommeil, afin de réparer leurs forces pour de prochaines fatigues. Il resta seul près de Paul, accordant seulement à son corps lassé un repos intermittent.

LXX

TROP TARD !

La sollicitude du nègre Nmolo pour son maître était vraiment touchante. Il mettait à ses soins empressés toute son intelligence.

Le lendemain matin, en éveillant ses compagnons, il leur dit :

— Enfants, le lion courageux ne vit pas comme la Tsetsé rageuse. Le lion se choisit une demeure ; il chasse pour vivre, puis se repose. La Tsetsé vole toujours, porte partout sa folle colère ; elle ne chasse pas, ne se repose pas ; c'est le mauvais esprit. C'est le fléau de notre pays. Notre maître l'a dit : Vous êtes des lions ; ne faisons donc pas comme la Tsetsé. Bâtissons d'abord une case pour le bon maître ; après, nous nous logerons.

Ces paroles mirent les nègres en activité ; poteaux, perches, harts, algues, laïches et graminées, furent rapidement apportées à pied-d'œuvre.

Nmolo-le-raisonneur était aussi un travailleur infatigable. Il fournit toutes les indications nécessaires pour l'édification de la nouvelle case, qui se trouva parachevée en quelques heures. Elle était solide et étanche.

Le malade fut alors couché avec soin sur un lit, fait d'une couche épaisse de mousse, préalablement séchée, battue et cardée avec empressement.

D'autres huttes furent encore construites. Au bout de quelques jours une sorte de petit camp se trouva établi.

Pendant que ses amis travaillaient, Paul souffrait toujours. La maladie décroissait cependant, avec lenteur il est vrai, laissant place à des forces renaissantes. Le vieillard lui prodiguait les soins les plus assidus, se faisant médecin et cuisinier à la fois, il consacrait tout son temps à la préparation des aliments qu'il jugeait propres à reconforter le malade. Ses compagnons chassaient et lui apportaient des volailles ; il cherchait lui-même les plantes et les herbes, dont il

connaissait le pouvoir guérissant, et parvenait de la sorte à donner au maître de quoi se rétablir et aux autres de quoi se nourrir. A peine songeait-il à lui-même ; il était toujours le dernier à prendre des aliments.

Les repas des nègres, pris en commun, accusaient une simplicité de mœurs dont la vieille Europe ne connaît plus d'exemple. Certes, ils n'avaient là ni table ni chaise, ils se servaient eux-mêmes, ayant pour toute vaisselle un large plat fabriqué à la hâte avec des écorces d'arbres sauvages, et autour duquel ils se rangeaient. Là, pas de civilités puériles, mais un sans-gêne absolu. Ils étaient satisfaits et heureux.

Quinze jours se passèrent ainsi, dans une médication pénible, souvent modifiée, mais dont le résultat fut heureux. Paul renaissait à la vie.

On en était alors au trente-deuxième jour. Le soleil ardent réchauffait le malade.

Celui-ci songeait bien des fois à sa sœur, à ses amis ; souvent il avait alors des accès de désespoir qui donnaient lieu de craindre pour sa guérison complète.

— Ils sont morts ou prisonniers, se disait-il. Libres, ils m'auraient cherché et trouvé. Je suis faible ; je veux enfin savoir où ils sont, il me faut des nouvelles certaines.

— Nmolo, dit-il alors, à chaque mot que je t'adresse, je devrais ajouter merci, car je ne puis assez te témoigner ma reconnaissance ; pourtant j'ai encore un grand travail à te demander.

— Nmolo est bien triste de n'avoir pas deviné le désir du fétiche.

— Je veux savoir où sont mes frères blancs.

— Au nord, tu le sais.

— C'est bien vague. Je voudrais les revoir.

— Tu ne peut pas marcher.

— Qui de vous voudrait consoler le pauvre malade, en lui apprenant ce que font sa sœur et ses amis.

— Nmolo veut cela. Il va partir, si tu le veux.

— Va, brave cœur !

— Je pars, maître ! car je veux voir derrière le nuage qui se trouve devant mes idées.

— Quel nuage ?

— Maître ! tu as donné la victoire aux gens de Louala et ils ne t'ont pas offert la première place au festin de réjouissance. Ce n'est pas un homme qui a fait cela, c'est un traître. Il y a un nuage devant les yeux de ma pensée. Je veux voir de l'autre côté.

— Soupçonnerais-tu l'homme dont j'ai fait un roi, capable d'une infâmie ?

— Je ne sais, je n'ai pas vu, mon oreille n'a pas entendu.

— Aller à Louala pourrait donc être dangereux ?

— Non, maître. Celui qui veut savoir, regarde et demande ; il n'est pas obligé de dire pourquoi il veut savoir.

— Tu es prudent, rusé, fort et courageux. Je puis te dire : travaille à ma place, tu feras mieux que moi.

— Oh maître ! je pars.

— A tous ceux qui te demanderont qui tu es, tu diras : l'esprit blanc a parlé ; partout où tu trouveras ce signe, tu seras sur la route de mes frères blancs.

Ce disant, Paul dessinait sur le sol, de sa main encore faible, la croix latine dont Criquet s'était servi.

Le digne noir s'en fut immédiatement prendre ses armes et quelques provisions de bouche et se mit en route avec confiance. Au sortir du premier fourré il s'arrêta, s'orienta et prit la direction de Louala. Puis il prit un pas accéléré, qu'il soutint pendant plus de six heures, sans interruption, après lesquelles il se reposa un instant, pour marcher ensuite nuit et jour, jusqu'à ce qu'il arriva derrière le bois qui se trouvait en avant de Louala. Après s'être réconforté amplement, il s'approcha de la première case du village, dont il reconnut l'habitant. C'était un de ceux qui avaient accompagné Susse. Le villageois, stupéfié à sa vue, lui dit qu'il le croyait bien loin, avec le fétiche.

— Tu as tort de t'étonner, lui dit Nmolo, ne sais-tu donc plus de qui je suis le serviteur ?

— C'est vrai ! Nous l'avons cherché bien loin ; il était peut-être ici ?

— Ta pensée est celle d'un sage. Pourquoi tes actions ne l'ont-elles pas été ?

— Mes actions ?

— Pourquoi cherchais-tu celui qui ne veut pas être trouvé ?

— C'était pour lui dire que nous ne l'avons pas oublié. C'était aussi pour que son frère noir, celui qui est presque fétiche, allât redire aux autres fétiches blancs que tous les guerriers de Louala sont leurs guerriers.

— Ils savaient cela : aussi ils veillent. Ils ont juré de rendre Louala le plus riche et le plus puissant de tous les empires ; mais, cher ami ! je ne suis qu'un serviteur, je ne connais pas tous les amis de nos protecteurs. Apprends-moi qui est le frère noir, qui est presque fétiche, afin que je lui rende honneur quand je le rencontrerai.

— Écoute et prends garde d'oublier mes paroles, car le blanc, frère de ton maître, veut que l'on respecte son frère noir.

Le nègre conta, en l'amplifiant quelque peu, l'histoire du combat qui avait eu lieu dans la forêt. Puis, ne s'arrêtant pas là, et du reste fortement encouragé par les exclamations laudatives de Nmolo, il poursuivit son récit jusqu'à ce qu'il eut dit tout ce qu'il savait.

— Et que viens-tu faire ici ? demanda-t-il en terminant.

— Mon maître, qui, tu le sais, commande à la tempête, m'a parlé ainsi : va porter mes paroles à mes frères blancs ; j'ai fini ma tâche, qu'ils m'attendent, s'ils ont encore à travailler ; qu'ils viennent à moi, s'ils le désirent. Tu iras à Louala et tu compteras les braves ; j'ai une grande place pour les glorieux.

— Nmolo a devant lui un guerrier qui ne craint rien.

— Je le sais ; je sais encore le nom de ceux qui commanderont, quand il sera temps ; mais je dois me taire, le maître ne m'a pas dit d'armer, mais de préparer. Sois prêt à tout. Si tu entends les mots : l'esprit blanc a parlé, lève-toi et suis la voix : elle conduit à la gloire. Aide-moi maintenant à aller auprès des frères blancs, en me disant où est la trace de leurs pas.

— Demain, si tu le veux, je te dirigerai.

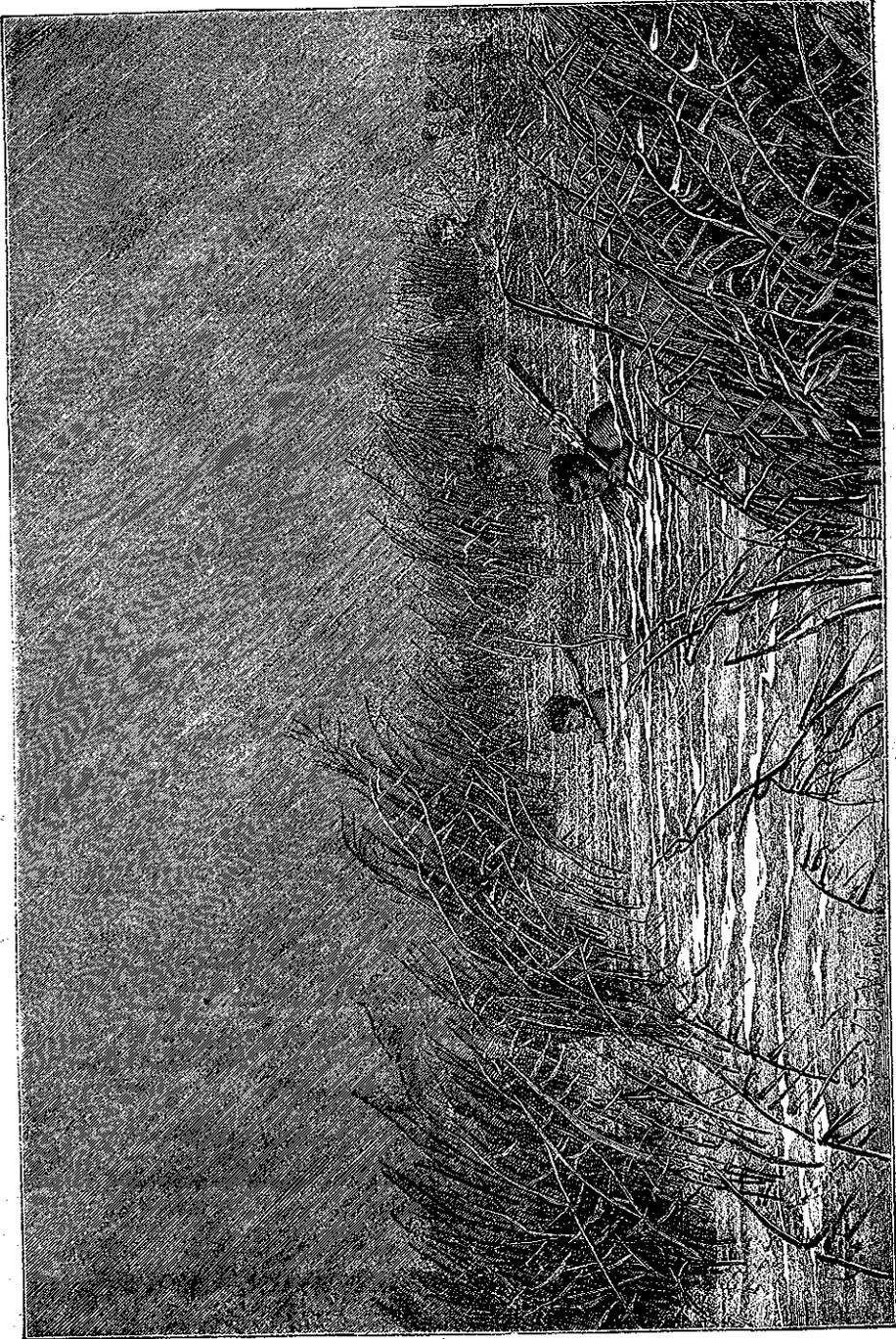
— Les heures perdues appartiennent aux mauvais esprits, je partirai tout de suite. La lune sera mon seul compagnon ; elle seule peut marcher du même pas que le mien.

— Va vers le bois, tu connais la route qui conduit aux montagnes blanches près de la grande rivière Loumani, où est l'ivoire : c'est là que le noir fétiche était attendu.

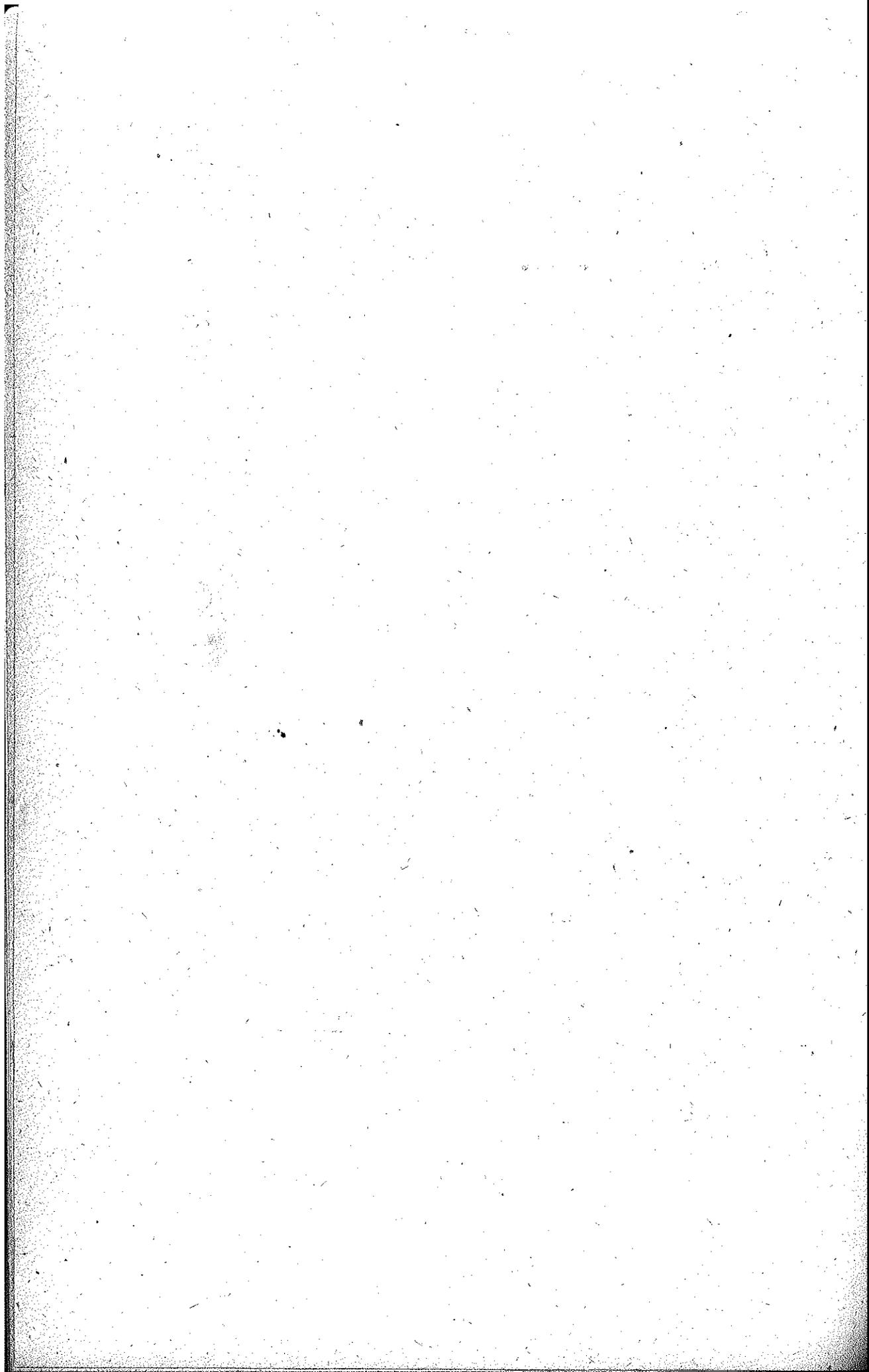
— Adieu. Le blanc fétiche te protège ! Écoute encore : ceux qui étaient avec Ikilo sont comme les crocodiles : leurs larmes trompent, leurs voix sont traîtres.

Nmolo partit. Il marcha longtemps. La pluie avait effacé les pas, mais les croix de Criquet marquaient les arbres où les frères blancs devaient s'être arrêtés. La ligne était droite ; Nmolo arriva vers le milieu du jour aux montagnes blanches. Les feux des sorciers n'étaient pas encore entièrement refroidis. Le messager chercha, trouva des traces, des chemins, une caverne.

— Partis ! dit-il en lui-même, pauvre maître ! Il vit la pancarte de Henri et crut bien faire en la prenant. Il fouilla les environs, attendit un jour, après lequel, convaincu de l'inutilité d'un plus long séjour, il prit la résolution d'aller prévenir le maître le plus tôt possible.



IL S'ENFONÇA DANS L'EAU JUSQU'AUX ÉPAULES ; SES COMPAGNONS LE SUIVIRENT. (P. 502.)



Après deux jours d'une course nouvelle, Nmolo arriva, épuisé de fatigue, à l'endroit où se trouvait Paul.

Paul était en convalescence. Il était levé. L'absence prolongée de son fidèle messenger lui semblait de mauvaise augure. Depuis le matin il était agité ; une anxiété poignante l'avait saisi. Il allait et venait, en proie à un noir pressentiment, murmurant par moment des paroles inintelligibles dans sa langue maternelle.

La vivacité de son esprit lui faisait entrevoir mille faits possibles ; il se trouvait de la sorte ballotté constamment entre l'espérance et le désespoir. Cette surexcitation nerveuse pouvait lui être fatale, il le savait ; il cherchait à se calmer et n'y parvenait point. Il venait de rentrer, pour la vingtième fois peut-être, dans sa hutte, quand Nmolo se dressa devant lui.

Sur le point de se présenter au maître, le nègre s'était arrêté, pour faire disparaître les traces de ses fatigues. Puis, ayant préparé ses phrases, il vint à la case du maître et, silencieusement, lui remit la précieuse pancarte.

— Partis ! s'écria Paul, atterré.

Il s'affaisa.

Les nègres le crurent mort. Un sauvage cri de menace fut leur premier mouvement : Nmolo-le-traître venait de tuer le fétiche !

Le dévoué serviteur baissait la tête. Convaincu lui-même de son involontaire forfait, il attendait la mort.

Cependant les cris rappelèrent Paul à lui-même. Le danger surexcite la volonté : il se leva et, prenant Nmolo dans ses bras, il lui donna une accolade fraternelle. Puis il s'écria :

— Enfants ! que jamais vos armes ne touchent ce brave, que vos bouches ne lui disent que des paroles de respect. C'est un sage !

Le camp était silencieux. Devant l'intelligence des nègres était un impénétrable mystère. Le talisman rapporté par Nmolo les obsédait. Quelle pouvait donc être la vertu de cette écorce ensorcelée qui avait renversé le maître ? Et le fétiche ne maudissait pas Nmolo, il ne voulait pas être vengé ! cela était incompréhensible.

Après l'éclair de volonté qui avait sauvé la vie d'un homme, l'esprit de Paul s'était retrouvé devant le sombre avenir. Le corps anémique du courageux jeune homme ne fournissait plus qu'un sang appauvri à son cerveau épuisé. Il mesurait les fatigues futures à ses forces présentes et les trouvait hors de toute proportion. Lui, qui avait

besoin de repos, se sentait écrasé par la tâche imposée. Au loin apparaissait l'impossibilité ; proche, c'était l'abandon. La fatalité fauchait ses espérances, semait le désespoir. Il se laissa choir et eut un mot terrible :

— Abandonné !

Une larme humecta sa paupière ; il pleura longtemps.

— Non, se dit-il enfin, cela ne peut pas être ; Henri, aucun de mes amis ne commettrait ce forfait. Non, ils ne sont point partis sans espoir de me revoir. Pourquoi me disent-ils Courage ? C'est donc qu'ils veulent que je persévère. Ils supposent chez moi une idée, un travail. Ils m'indiquent le Loumani comme le chemin qu'ils suivent ; pourquoi celui-là préférablement à tout autre ? Croient-ils m'y rencontrer ? Connaissent-ils ou supposent-ils la route que je suis ?

« Et toi, ma sœur, ô pauvre Catherine ! si tu savais que la mort seule m'attend ici..,

Il ne put achever ; pressant cette pancarte sur son cœur, cette pancarte qu'il aurait maudite, parce qu'elle renfermait peut-être un malheur irréparable, la perte de ses amis, mais qu'il bénissait déjà, parce qu'elle lui parlait d'eux, il se remit à pleurer.

Les larmes le soulageaient ; l'espérance renaissait dans son âme.

— Connais-tu le Loumani, demanda-t-il à Nmolo, qui s'était tenu à l'écart, se croyant la cause de la douleur de son maître.

— C'est la rivière qui arrose les pieds des montagnes blanches, répondit celui-ci d'une voix triste.

— Vers quel point coule-t-elle ?

— Vers le nord.

— C'est le chemin que suivent mes amis blancs.

— Ah !

— Connais-tu la route qui y conduit ?

— Le fleuve Louwembi, qui nous a transportés ici, et qui coule au nord, va se noyer dans le Loumani.

— Pourrions-nous par ce chemin rejoindre mes frères ?

— Oui, car ils n'auraient pas trois jours d'avance si nous partions tout de suite.

— Qui te fait supposer cela ?

— Les feux de leur camp étaient encore chauds quand je suis arrivé.

— Nmolo, raconte-moi tout ce que tu as vu et entendu pendant ton voyage ; peut-être y trouverai-je des indices qui éclaireront ma situation désespérée.

— Maître, Nmolo a beaucoup pensé pendant qu'il courait. Il n'a pas entièrement compris ce que ses oreilles ont entendu. Tu es le maître des esprits, je vais te dire tout ce que je sais, afin que tu devines l'ouvrage des autres. Un fétiche noir, ami de tes frères, a été dans un village que j'ai visité.

Il raconta alors l'histoire de sa fausse manœuvre en avant du premier village situé au delà du camp, et ensuite, sans omettre un mot ni un incident, celle de son exploration aux montagnes blanches.

Quand il eut fini de parler, Paul lui dit :

— Ame de mère, cœur de lion ! je te remercie. Je vais à mon tour t'expliquer ce que tu n'as pu comprendre. Mes amis m'ont fait chercher. Le noir fétiche est un de tes frères que nous avons délivré de l'esclavage et sauvé de la mort ; il nous est dévoué. Il a suivi mes traces et est arrivé ainsi au village où tu t'es fait passer pour moi. Là, le noir fétiche aura acquis la certitude de mon voyage vers le nord, par la voie du Louwembi.

— Ii, Nmolo pauvre noir s'est trompé ! Il a voulu imiter le blanc ; cela devait être mauvais.

— Nmolo ! ne t'accuse pas, car ton esprit ne pouvait travailler plus sagement. Sans toi, mes frères n'auraient jamais retrouvé mon corps, et grâce à toi ils entendront encore ma voix. Tout faible que je suis, il faut me remettre en route, pour aller loin, bien loin, jusqu'à ce que je retrouve mes frères. Mais j'ai déjà trop demandé à ta générosité et ce serait un crime pour moi d'abuser de tes services dévoués : retourne à Louala, je continuerai seul ma route.

— Maître, si tu n'avais pas tué les négriers, nous serions morts ou esclaves, nous te devons toute notre vie. Nmolo et ses amis comprennent tes volontés. Tu ne veux pas que nous travaillions pour rien. Tu es juste. Tu veux nous renvoyer parce que tu ne sais pas que nous avons du plaisir à rester avec toi.

— Braves enfants ! Et de ces hommes on eût fait des esclaves ! s'écria Paul en langue russe, des esclaves ! Et ces parias eussent encore trouvé dans leur cœur assez de dévouement pour aimer leur maître, pour aimer ses enfants, pour se croire inférieurs à eux ! Cœur de nègre : cœur de soldat, cœur de mère !

Cette expansion le soulaga. Il se sentait consolé à la vue de ce dévouement.

Les nègres ne le comprenaient pas ; ils crurent encore à une évocation semblable à celle qu'ils avaient déjà entendue pendant l'orage. Ils attendirent un événement.

— En route, cria le maître, oubliant sa faiblesse dans l'exaltation du moment. Mais le vieillard-médecin était froid et attentif.

— Le maître oublie-t-il de penser à son mal? Son esprit se souvient-il de ses forces?

— Je marcherai.

— Jusqu'à ce que vous laissiez un mort entre les mains de vos serviteurs.

— Nmolo peut-il parler?

— Oui, ses paroles sont toujours bonnes à entendre.

— Que le maître ait grand espoir! ses lions ont de fortes épaules, des jambes de fer. Ils porteront le fétiche.

Joignant l'action à la parole, il commanda que l'on construisît un brancard.

Quand celui-ci fut prêt, il fallut dès l'abord établir pour chacun des serviteurs un tour de rôle, pour partager l'honneur de porter le fétiche. Nmolo-le-sage y procéda avec impartialité. Le fils du vieillard, vigoureux jeune homme de quinze ans, n'étant de taille à coupler avec aucun de ses compagnons, il fut décidé qu'il servirait d'éclaireur. Il se munirait à cet effet d'un fusil, dont Nmolo lui enseigna l'usage.

Sur le brancard fut étendue une couche épaisse de mousse fraîche, préparée préalablement comme l'avait été celle sur laquelle Paul reposait en ce moment; le tout fut recouvert d'un manteau végétal, sorte de toit de chaume très léger et mobile.

Après quelques préparatifs complémentaires, qui prirent à peine une heure, le maître fut déposé sur le brancard; ceux des nègres qui n'étaient point chargés de le porter en ce moment, se rangèrent en caravane autour de lui, leurs armes sur l'épaule, le protégeant ainsi de toutes parts contre toute attaque éventuelle. A ses côtés se tenaient le vieillard et Nmolo.

Enfin celui-ci donna le signal du départ.

Ils traversèrent le bois d'un pas lesté et vinrent, après quelques haltes de très courte durée, rejoindre le Louwembi, au-delà du premier village.

La pluie commençait à tomber, sans orage.

Soudain ils se trouvèrent devant une plaine inondée, formant un grand lac qui leur barrait la route. Le guide, fier de son emploi, ne demanda pas ce qu'il avait à faire: marchant résolument en avant, il s'enfonça dans l'eau jusqu'aux épaules; ses compagnons le suivirent. Son père voulait, lui aussi, passer la large mare au gué; un robuste noir le hissa malgré lui sur ses épaules.

Ils traversèrent tous le lac sans incident fâcheux ; il était partout d'une profondeur égale et permettait de la sorte de transporter Paul sans danger.

Vers le soir, la colonne s'arrêta, afin de prendre du repos et de la nourriture.

Ils avaient fait plus de douze lieues ce jour-là.

LXXI

NOUVELLES ÉMOTIONS ; PÉRILS INATTENDUS

Le bateau construit par Criquet suivait le courant torrentiel du Loumani. Les passagers s'étaient rapidement accoutumés à leur nouveau moyen de transport, qui présentait des garanties auxquelles nul autre que Criquet ne s'attendait, — la hardiesse aidant.

Criquet ne faisait donc pas toujours des sottises ! Aussi il jubilait ; sa verve ne tarissait point et permettait aux voyageurs d'oublier les dangers du voyage.

La langue des matelots lui venait bien en aide dans sa nouvelle fonction de capitaine de vaisseau. Quoi d'étonnant d'ailleurs ? il avait été mousse !

— Troun de l'air ! criait-il tantôt, en se penchant au-dessus de ce qu'il appelait la chambre des machines, est-ce qu'on dort là-dedans ? Forcez la vapeur !

Tantôt il parlait de nœuds et de points noirs à l'horizon comme un homme mûri à la peine.

La nuit venait. Henri pensait aux mesures à prendre.

— Hoé ! l'amiral, s'écria-t-il en riant, faites-nous donc atterrir quelque part où l'on mange. Votre cambuse n'est qu'une bicoque, on y meurt de faim.

— Pare à virer ! Aborde partout !

Tout en commandant, « l'amiral » manoeuvrait.

Quelques moments après, les passagers mettaient pied à terre.

Criquet ayant proposé de se rendre à la chasse, afin de ne point entamer les aliments qu'ils avaient en réserve, il lui fut objecté par Henri qu'un seul coup de fusil suffirait pour déceler leur présence à des ennemis dangereux. On ne pouvait non plus songer à se servir des